

## **L'aveugle et l'artiste (partie1)**

Le quartier était si populaire grâce à la principale et étroite ruelle jonchée de magasins et boutiques, de minuscules épiceries offrant aux clients des produits du terroir aussi diversifié que délicieux et des maisons pour habitations multiples avec plusieurs appartements. Il n'était pas rare que les habitants du rez-de-chaussée échangeassent avec ceux de l'étage, toute sorte d'objets et articles tel drap, couverture, ustensiles ou chaussures, ail, coriandre ou levure, aux grés du besoin. Ils prêtaient et empruntaient épices habits et argents et ne se préoccupaient ni du temps du retour ni du taux d'intérêt.

L'unique fenêtre s'ouvrait sur la rue dans l'espoir de capter de furtif rayon solaire perçant l'immense toit fait de roseaux et de tissus suspendu en hauteur assurant ainsi une ombre fraîche alors que le degré hors quartier avoisinait la quarantaine.

Des saveurs et aussi odeurs des cuisines s'entremêlaient, se mélangeaient et tournoyaient dans l'air ambiante. Des bébés et des petits enfants, souvent pieds nus et parfois sans couche ni culotte entraient et sortaient d'une maison à l'autre comme dans une grande garderie. Morceau de pain d'orge imbibé d'huile d'olive et de miel à la main, sans hésitation ni gêne ils envahissaient la cuisine du voisin pour s'abreuver et rejoindre rapidement la célèbre ruelle du quartier. La médina, cette immense demeure où cohabitent des familles en une harmonie de couleurs, coutumes et de caractères insoupçonnés. Un va et vient incessant débute à l'aube avec l'appel à la prière du matin et s'intensifie pour ne s'estomper que tard le soir.

Ici tout le monde connaît tout le monde et tout intrus sera vite détecté comme inconnu.

Elle, avec une jupe pourpre, évasée et longue jusqu'au cheville laissant apparaître des mocassins noirs lui permettant de précipiter le pas avec

aisance. Ne supportant que peu l'étroitesse de la rue, et ne frôlant que légèrement le pavé pour mieux accélérer sa marche, la jeune étrangère semblait effrayée. De temps en temps elle affichait un sourire bref et délicat sans enthousiasme ni assurance, à la croisée de personnes qui ne lui prêtent nulle attention. Côte à côte, elle marchait malgré elle avec des gens, et croisait d'autres, épaules à épaule ce qui l'obligeait presque toujours à se pivoter légèrement autour de l'axe de son corps sveltes et mince pour qu'elle puisse éviter la collision avec ceux qui marchent en sens contraire, **tel ce colosse qui**, tête baissée, sueur au front, des yeux grands ouverts fixant ses propres pas, **peinait à poursuivre son chemin avec une énorme et lourde caisse sur la nuque**, mais parvenait quand même à se faire de l'espace pour son corps de géant et sa caisse de plomb.

La jeune étrangère n'a eu ni le temps ni la possibilité de jeter son regard de curieuse sur le visage de cet homme qui ne peut en aucun cas être ni galant ni attentionné. Avant même qu'elle eut de la compassion, l'homme disparaît dans la foule en mouvement. La proximité la dérangeait certes, elle serrait avec délicatesse son nez entre index et pouce empêchant momentanément toute odeur et parfum d'atteindre ces lobes olfactifs en guise de se faire épargner d'éventuel désagrément d'odorat.

Les cris des vendeurs et des clients qui discutent entre eux à vive et hautes voix, sont orchestrés par des gestes qui impressionnent la jeune touriste. Le verbale et le corporel sont exagérément intenses comme pour prouver que les propos sont véridiques sincères et très importants. C'est ainsi aussi dans toute médina qui vit son quotidien au rythme de son passé en s'accrochant à ce mode de vie imposé par le rapprochement et la proximité rendant le transfert des sentiments, de bonheur ou de malheur immédiats et instantanés.

Peut-être qu'ils se disputent pensa-t-elle, mais des tape-cinq et des éclats rire viennent vite anéantir sa pensée. À ce vacarme, de mouvements et de bruits, s'ajoutaient aussi de la musique et des chants que les hauts parleurs des boutiques dispersaient généreusement. Elle sentait les vibrations des tampons dans ses oreilles, elle qui voulait capter certaine mélodie pour éventuellement agrémenter son voyage et son aventure, des rythmes

sonores qui accompagneraient les photos souvenirs lorsqu'elle fera le montage de sa visite à la médina.

Soudain au bout de la ruelle, est apparue, en angle droit et se bifurquant en deux artères, étroites et animées, dans deux sens opposés une autre rue. La jeune touriste tourna à gauche et le rythme de sa marche n'indiquant aucun signe d'hésitation comme si elle connaissait parfaitement la géographie du quartier. Emportée peut être par le flux de cette vague humaine, ou par son destin, elle s'est vite mit hors de sa coquille occidentale pour épouser ce mode fait de chaleur et de couleur, fait d'un perpétuel échange de sensation et de matériel. Elle aurait aimé, elle aussi, qu'on lui fasse la bise, ou au moins lui serrer fortement et avec énergie la main juste pour un simple bonjour. Jalouse peut-être de ces accolade et câlins que les gens d'ici échangent entre eux à longueur de journée.

Les boutiques continuaient à apparaître, une après l'autre, et parfois, une petite porte, qui semble être celle d'une habitation, s'intercale entre deux magasins exposant des produits différents, l'un proposant des vêtements et des espadrilles l'autre de la menthe fraîche, coriandre et prunes récoltés le matin même dans des jardins éparpillés aux porte de la grande ville.

Un homme d'un certain âge apparut dans le décor. Assis sur une chaise beaucoup plus petite que son corpulent corps, les deux mains sur l'anse d'une canne anglaise, les paupières presque collées comme pour éviter un rayonnement, il clignotait des yeux pour fuir, semble-il, tout image qui tenterait d'atteindre les cônes et bâtonnets de son appareil visuel. La jeune dame, intriguée par ce bel homme qui a ignoré la sienne, et vexée par l'indifférence totale que l'inconnu a affichée à son égard bien que sa jupe a pourtant failli touché son visage, s'est brusquement arrêté, fit demi-tour et lui demanda si cette ruelle est passante ou sans issu.

L'homme, qui était passionnément amoureux d'une femme avec qui elle a eu un enfant atteint d'une cécité congénital, et qui l'avait quitté pour aller se remarier avec un riche et veuf étranger, parlait avec sérénité douleur et expliquait à la dame que toute les rues sont passant si on le veut mais aussi peuvent être sans issus si on le décide.

Il continua :

Il revient à nous alors d'accepter les surprises et les fatalités de nos choix. J'ai aimé à la folie la femme qui m'avait quitté. Après cela, je me suis permis toute la folie possible comme cette extraordinaire histoire que je suis en train de vivre avec mon fils.

La dame ayant senti de l'émotion dans les paroles de son interlocuteur, curieuse comme elle est, s'invita auprès de lui et le pria de continuer.

Lorsqu'elle est partie, je me suis posé deux questions : Continuerais-je à l'aimer ou commencerais-je à la haïr jusqu'à la fin de ses jours? J'ai choisi d'aimer son fils le restant de ma vie. Il fallait aussi prouver aux autres et surtout à moi-même que j'aime réellement et intensément ce garçon. Lui qui n'a jamais rien vu et moi qui a tout vu, pourrons certainement partager cette vie et non-vie. À deux le fardeau serait moins pesant et un petit bonheur serait immense joie. J'ai aimé la noirceur de son monde à lui et je partage avec lui le deuil de perdre quelque chose qu'il n'a jamais eu. En espérant alléger sa souffrance tout en alourdissant la mienne, J'ai volontairement fermé mes yeux pour ne plus voir ce qu'il n'a jamais pu voir. Tantôt c'est mon fils, tantôt c'est son fils à elle, mais finalement, il est le fils de cet égoïsme humain qui tire l'élastique de l'absurdité aux limites de l'inconscient pour un éphémère matériel.

De plus en plus curieuse, la touriste ouvrit grand les yeux et un point d'interrogation se dessina sur les plis de son front, hésitant à croire ce qu'elle vient tout juste de comprendre et voulu en être sûr lui demanda sec : êtes-vous aveugle, vous aussi, Monsieur?

Je suis aveugle par choix. J'ai décidé de partager avec mon fils l'obscurité absurde du destin. Abandonné par sa mère qui, voulait des rues plus larges, des parfums plus exquis, des lits plus douillés, a un jour succombé à un rêve lors d'une nuit sur ce petit et inconfortable lit, dans cette minuscule maison de cette étroite ruelle.

Je me rappelle ce matin, alors qu'on sortait de la mosquée située à quelques dizaines de mètres de la bijouterie à l'intersection des ruelles, le bijoutier, un ardent croyant et pratiquant, me demandait pourquoi ma femme est allé le voir la veille pour vendre l'unique gros bracelet en or qu'elle possédait.

Elle avait quinze ans et j'en avais quarante, lorsque je suis allé voir sa mère, une lointaine cousine dans les faubourgs de Tanger, le gros bracelet en or en amis et que j'ai offert pour célébrer notre mariage la semaine d'après.

En franchissant le seuil de la maison, j'ai vite compris qu'elle est partie exécuter ce qu'elle avançait de temps en temps lorsqu'elle piquait des crises de nerfs lors de nos nombreuses disputes et prises de bec.

À suivre ....